

Philip Roth, *Opération Shylock : une confession*

extrait, Folio, p. 184-185

Si je suis le seul à être Philip Roth, qui est-il, lui ?

Moishe Pipik.

Mais bien sûr! Toute l'angoisse que j'aurais pu m'épargner si seulement j'avais su. Moishe Pipik — un nom que j'avais appris à savourer bien avant de découvrir les histoires du Dr Jekyll et Mr Hyde ou de Golyadkin le Premier et Golyadkin le Second, un nom que personne n'avait dû prononcer devant moi depuis l'époque où j'étais encore assez petit pour me laisser entraîner dans le récit de la vie difficile de notre famille qui essayait de faire son trou, ses tribulations, ses promotions, ses maladies, ses disputes, etc., depuis l'époque où, lorsque l'un ou l'autre de notre bande de gamins hauts comme trois pommes, ayant dit ou fait quelque chose qui montrait bien que l'on avait là un vrai petit malin, il entendait une tante à la voix chargée d'amour ou un oncle au rire moqueur lancer à la cantonade : « Quel Moishe Pipik celui-là ! » C'était toujours un instant de répit — rires, sourires, commentaires, éclaircissements, et l'enfant gâté sur lequel s'arrêtait le projecteur, celui qui se trouvait soudain au centre de la scène de ce théâtre familial, se tortillait de fierté et de gêne, à la fois ravi d'être la vedette et légèrement confus parce que ce rôle ne ressemblait pas exactement à ce dont rêve un petit garçon pour lui-même. Moishe Pipik ! Ce nom désobligeant, drôle et absurde que l'on peut littéralement traduire par Moïse Petitnombril et qui devait sans doute avoir des connotations légèrement différentes dans chacune des familles juives de notre rue — le petit bonhomme qui veut faire l'important, le gosse qui fait pipi dans sa culotte quelqu'un d'un peu ridicule, un peu bizarre, un peu bête, le comique à l'ombre duquel nous avons tous grandi, celui qui payait les pots cassés à la fin de toutes les histoires et dont le nom désignait cette chose qui, pour la plupart des enfants, n'avait aucune importance, qui n'était ni un membre ni un orifice, d'une certaine manière à la fois concave et convexe, ni du haut ni du bas, ni obscène ni tout à fait respectable non plus, assez près des organes génitaux pour que l'on s'en méfie, et qui pourtant, malgré cette intrigante proximité, malgré sa centralité manifestement étrange, ne devait pas avoir grand sens puisqu'il n'avait pas d'utilité, c'était le vestige archéologique du conte de fées de nos origines, la marque durable d'un fœtus qui était déjà quelqu'un sans être vraiment encore personne, sans aucun doute la ligne des hautes eaux la plus bête, la plus insignifiante et la plus idiote que l'on ait pu inventer pour une espèce affublée d'un cerveau comme le nôtre. Cela aurait aussi bien pu être l'Omphalos de Delphes, vu l'énigme que le pipik présentait. Qu'est-ce que votre pipik essayait exactement de vous dire ? Personne n'avait jamais vraiment réussi à le comprendre. On n'avait que le mot, un mot charmant, fait pour jouer, avec les pétards rigolos de ses deux syllabes et le clic terminal entre lesquels étaient coincées deux voyelles jumelles, discrètes et gentiment stridentes, taillées sur mesure pour un schlémiel rendu encore plus merveilleusement ridicule par son accouplement avec Moishe, Moïse, qui permettait à des petits garçons aussi ignorants que nous, intimidés comme nous l'étions par les grands qui gagnaient déjà leur vie et qui passaient leur temps à raconter des blagues, de comprendre que, dans le parler du pays de nos grands-parents immigrés et de leurs obscurs ancêtres, il y avait une solide prédisposition à penser que même les superhéros de la tribu pouvaient à tout moment sombrer dans le ridicule. Les goyim avaient Paul Bunyan, nous, nous avons Moishe Pipik.